

*L'Effigie et autres carnets*, L'Amourier éditions 2012par *Christine Plantec* (Le *Matricule des anges* N°142 avril 2013)

En 2009, dans *Fragments d'un corps incertain*, Jean-Marie Barnaud faisait le constat que “*la bête de l'âge vient d'un bond sur la scène*”. Il reprend cette méditation, tente de l'appivoiser dans *L'Effigie et autres carnets*. Trois récits, de facture différente, et la même obsession qui travaille le narrateur, autant qu'elle chahute le texte.

La première histoire est celle d'un “type” vieillissant qui arrête les gens dans la rue afin qu'ils lui donnent un âge. Son acharnement est touchant et drôle; cette naïveté à attendre de l'autre qu'il réponde à une question qu'il se pose lui-même. En parallèle du récit s'insinue une voix qui, sous forme de notes, dédouble le texte et donne à voir, sans filtre, une conscience honnête et tourmentée.

Mises en garde, scrupules, interrogations ponctuent également le deuxième récit. Barnaud y met en scène les empêchements, les manies, les rituels d'un écrivain âgé qui espère conjurer ses difficultés en se réfugiant en Corse, dans sa “maison lointaine”. Si un événement rocambolesque fait soudain basculer, cette courte histoire continue de creuser la question de l'écrire, sa boiterie nécessaire. Le projet d'un récit maritime – “*je me sens compagnon d'Ulysse*” – est davantage celui d'une Pénélope qui, restée au port, fait et défait avec la même vigueur, son ouvrage. Le choix du narratif confère alors au propos une élégance évitant les écueils didactiques d'une conscience réflexive se regardant agir...

Le troisième mouvement du livre-partition sera la lente remontée vers l'inquiétante et douce étrangeté des rêves. Et avec elle la bouleversante promesse de “traverser deux fois le même fleuve”.

L'Effigie est une invitation rimbaldienne à retourner aux sources vives de l'enfance, du désir et de la danse. “*Cette nuit, encore une fois, j'ai retrouvé la matrice, la voix de l'origine. (...) C'est tout simple, vous avez un trou d'eau entre deux rochers (...). La vie évidente, la vraie vie, est-ce donc banal, remonte à ça, à cette vasque; après, c'est la course éperdue*”, nous souffle à l'oreille celui qui, plus loin encore, confie qu'il “*rêve (lui aussi) à la force inépuisable du simple*”.



Portraits en lambeaux

par Raphaël Monticelli (Basilic N°42, septembre 2012)

D'abord, c'est l'histoire d'un *type*...

Précision : d'abord, c'est l'histoire d'un *type* qui demande à ceux qu'il rencontre quel âge ils lui donnent... Curieux manège... Un soir, *le type s'est mis à tenir ces carnets (...) Il a écrit "L'Effigie", comme ça, pour voir, sur la première page. Le champ est ouvert.*

Trois ou quatre récits plus loin, à la fin du recueil, c'est l'évocation d'un enfant suivant le cours d'un fleuve, jusqu'à l'Océan...

Le long des récits, un même souffle. Puissant: charriant les mots, les rêves, les lieux, les souvenirs, la mer. Comme incertain pourtant: de l'incertitude du vivant, du malgré tout vivant... Son intranquillité? Un homme rameute ses fantômes. C'est peut-être lui. Type sans âge, homme sans nom, main sans visage. Et un même questionnement: l'identité, l'écriture, la vie...

Et qui peut dire maintenant quel homme on est vraiment, si c'est l'enfant demain de la jeunesse, dont le désir passe la parole et vous court déjà sous la peau, ou si c'est l'homme courbé, et qui consent à ses années.

Entre les récits, le réseau des échos, à peine audibles parfois, sensibles toujours. Ainsi le premier récit annonce cet enfant qui clôt le livre:

Le ciel et la mer resplendissent maintenant d'un tel dénuement.

Alors je sais qu'une enfance fait signe loin devant nous, vers laquelle il nous faut aller.

Entre les lignes, soudain, une phrase banale prend, dans l'entrelacs de l'écriture de Jean-Marie Barnaud, un poids inattendu et le lecteur qui lit: *nous sommes montés au phare par le chemin du calvaire*, entend sonner la métaphore du travail de l'écrivain, ou de l'effort d'une vie.

Et l'écriture. Ou quelque nom que vous donnerez à la littérature et à la poésie. Celle qui baigne tout le livre de Barnaud; celle que l'on cite, à laquelle on fait allusion, qui vous donne une phrase ici, un personnage là, un simple mot ailleurs; celle à laquelle on a voué sa vie. Celle qui vous fait vivre. Cet ailleurs: la vraie vie... L'écriture de Barnaud enfin. Poétique toujours. Simple, limpide, comme coulant de source. Apaisée et apaisante. Et, dans le même moment, pleine de déchirures. En lambeaux.

Je suis dans le temps de l'écriture, je me couche, je dors, je me réveille dans le poème ou dans l'écheveau d'un récit, je suis encore dans le doute d'un mot, dans l'incertitude d'une situation, d'un avenir, j'avance à l'aveugle (...)

C'est alors que la maison prend la main: les murs parlent, ou les jeux d'ombre de l'escalier, quand je descends certaines nuits boire le vin solaire et manger en berger du pain, du broccio et des figues.

Quoi vous dire d'autre? Il est des musiques qui manquent à notre désir. *Tel est le temps bref qui s'écrit dans les déchirures et les dessins de l'écume...*

Voilà un grand livre. Voilà un grand poète qui sait

*Tirer de la chair qui grince
des mots lisses comme la pierre
des mots miroirs*



Après *Aral* (L'Amourier, collection Thoth, 2001) après ses *Récits de la vie brève* (L'Amourier, collection Thoth, 2004), ces cinq récits comme cinq lignes de vie, Jean-Marie Barnaud publie aux mêmes éditions, *L'effigie et autres carnets*. Ces proses sont comme autant de démystifications que l'écrivain mène vis-à-vis de lui-même et donc envers les autres également. Ces proses ont été écrites dans cet "angle d'inclinaison de l'existence" dont parlait Paul Celan, c'est dire si la part d'histoire personnelle est importante dans ce livre comme en témoignent les rêves qui constituent la partie III de ce livre, mais passés au crible de l'écriture et de la composition, processus dont les poudreuses enjambées lèvent devant elles chemins et sens à venir.

Étonné peut-être, le lecteur ne manquera pas dans un deuxième temps de s'interroger sur cette mosaïque de trois récits, eux-mêmes subdivisés en plusieurs parties. L'ensemble forme un livre, un texte littéraire composé de pièces d'écriture disposées sans ordre causal. Voyons ce qu'il en est : la première, *L'effigie*, se donne pour le carnet d'écriture d'un "type" – ainsi se nomme le narrateur – drôle de type qui va, demandant aux passants quel âge ils lui donnent avant de rencontrer Delphine, pythie d'aujourd'hui ; dans la seconde, *La maison lointaine*, un écrivain nous raconte l'expérience d'une de ses mises en écriture, sa solitude dans sa maison d'écriture en Corse, ses lenteurs, ses doutes jusqu'à ce que survienne un fait étrange : le surgissement d'une écriture qu'il ne reconnaît pas comme sienne dans son tapuscrit, texte court mais terrible, texte de la voix noire, accusatrice qui illégitime le travail et la vie même de qui a pris la bure pour écrire au plus près de lui-même ; la troisième présente deux volets, *Une vie en rêve* d'abord est constituée par la relation datée de cinq rêves : un "témoin des rêves" rapporte au présent ce qui, hier, a troué la nuit, *Remonter le fleuve* enfin, un de ces souvenirs que le rythme des vagues, du vent dans les voiles, des coups d'embrun arrache à ce corps d'oubli, notre mémoire.

Point de dénouement ici, la fin ne donne pas ici raison du début. L'enfant – et les habitués des livres de Jean-Marie Barnaud savent combien cette figure est fréquente et importante dans tous ses livres – image sur laquelle se clôt ce livre, ne renvoie pas à ce qui pourrait sourdre du "misérable tas de petits secrets", il est "l'enfant d'Héraclite (...) le temps lui-même, et qui joue", il est l'enfant du rythme, cela qui tient, implique, pli dans pli, des relations de qualité telles qu'elles font de ce livre un tout cohérent, celui d'une marche immobile visant à explorer une zone centrale, place vide d'une question : "et qui peut dire quel homme on est vraiment ?" ou autrement dit "est-ce bien en mon nom que je parle ?"

Plusieurs choses m'ont toujours frappé chez Jean-Marie Barnaud. D'abord, son sens de l'attaque, du départ. Brusquerie, entaille, trait, flèches lancés dans la plus grande simplicité. Coups venus du dehors : une figure de femme, Delphine, dans *L'effigie* ; un mot de femme, le mot "pesant" utilisé pour caractériser le comportement du narrateur dans *La maison lointaine* ; toujours quelque chose fait effraction, arrive, rompt la suite des jours ou des nuits comme les rêves d'*Une vie en rêves*. On le voit, il suffit de trois fois rien : une silhouette croisée, un mot, des restes d'images au petit matin, un espace de sens à poursuivre s'ouvre alors "au présent de l'écriture" selon les mots de Claude Simon car c'est là dans le cheminement de ce qui s'écrit que s'ouvrent les routes. Ensuite, le fait que toujours les narrateurs de Jean-Marie Barnaud savent se séparer. Ici, pour écrire, le "type" va s'enfermer douze jours durant, l'écrivain va filer en Corse dans sa maison d'écriture, le dormeur s'absentera de sa conscience comme s'absentera le marin de sa navigation dans le dernier récit, *Remonter le fleuve*, pour laisser place aux avirons d'hier battant la Charente. Se mettre à part, prendre le large pour tenter de s'appartenir au mieux, au plus près, faire le noir pour y voir clair... On le voit, la séparation ici est du côté de la vie, ouverture du champ du possible.



Enfin, ce souci d'écrire léger, de "poser à peine ses sandales sur le sol" comme l'écrit le "type", d'écrire comme s'effacent les choses, les jours qui filent, le beau temps qui passe, tout cela qui fait de notre sol quelque chose qui se dérobe, se perd dans le même temps où il s'affirme. D'où cet effet d'entraînement que suscite la lecture des livres de Jean-Marie Barnaud. On y est toujours comme appelé, porté par un ton. Et tenu. Claude Simon affirmait dans un entretien que "l'un des problèmes lorsqu'on écrit est de trouver un ton et quand le texte a un caractère autobiographique une certaine distance". Ton et distance, voilà bien les deux caractéristiques de l'écriture de Jean-Marie Barnaud. C'est par là que son écriture nous touche – en prose comme en vers.

Échec glorieux, c'est le mot qui me vient quand je lis que le "type" entendra sans entendre le nom – son nom! – que lui murmure Delphine ou que l'écrivain rentrera lourd de cette énigme qui met en cause son acte même d'écrire. Quant au "témoin des rêves", on sait bien que si le témoin fait autorité, c'est à partir d'une incapacité à dire reconnue comme telle. Si la margelle est bien là, le puits manque! Comme hier. Comme depuis toujours! Et nous voilà voués à l'errance, à l'oubli, au non-savoir, à ne pas écrire à partir de ce que l'on sait/croit savoir, de ce que l'on a vécu/croit avoir vécu mais bien à partir de ce que l'on ignore avoir su/vécu. Les narrateurs de Jean-Marie Barnaud voudraient tous "parler en leur nom". Mais lequel? Qui parle sous ces voix d'encre dont nous parcourons les modulations, aimons les accélérations comme les coups de frein, les ralentis, les glissades, les silences? Delphine, elle, la lectrice des carnets du "type", le saura – et sous son nom, c'est Delphes qu'on entend et l'ombre de la pythie penchée sur l'omphalos, ce trou où gît le serpent Python tué par Apollon. Je gage que tout lecteur est potentiellement une Delphine. Le nom, vous le saurez! Et ne soyez pas étonné si c'est le vôtre que vous entendez, celui que vous ne connaissez pas ou alors d'un savoir insu. Ce nom vous l'entendrez – Ne dit-on pas entrapercevoir? – le temps de ces frissons qui ont pu faire friser les pages du livre comme le vent fleurit la mer.

L'Effigie et autres carnets, L'Amourier éditions 2012

par Yves Ughes (*Patriote Côte d'Azur* décembre 2012)

Jean-Marie Barnaud a toujours lié écriture et exigence. Cette démarche relève d'un désir de dépouillement.

(...)

Le dernier recueil de nouvelles qu'il vient de faire paraître aux éditions de l'Amourier s'inscrit pour notre plus grand plaisir dans ce sillage de haute mer. Oui plaisir car, quand la narration et la mise en cause du fait narratif se marient ainsi, le lecteur participe à un travail de haut vol, de virtuose.

L'effigie présente un "type", happé par l'ombre de la rue. Il interroge les passants et, surtout une passante, sur son âge. La police s'en mêle, il s'emmêle. Et les notes de bas de page, viennent placer un auteur critique scrutant l'auteur en train d'écrire: *Bon, là, tu t'emballas, tu n'as rien d'autre que ces banalités de style, tu laisses enfler la phrase, tu t'étais bien dit pourtant*



qu'il fallait y aller de main morte, tout doux et fidèle aux choses comme elles sont ; quand l'autre peignait, toi tu siffles "passons les temps en montant la calade", tu n'es qu'un pantin, qu'un petit singe, qui s'inquiète de savoir quel âge il fait pour les autres parce que tu ne te reconnais plus dans ta glace. Mince affaire.

Et "l'affaire" multiplie l'envie de lire, par de telles incises nous retrouvons dans l'atelier de confection en même temps que le tissu se trame. Le désir de savoir se double d'un étrange plaisir : celui de découvrir comment le texte se fait. Loin de tout exercice de style plaisant le lecteur s'interroge sur la réalisation écrite alors même qu'il la découvre au gré des pages.

L'aventure peut alors se développer, en gammes diverses. *Chronique de la maison lointaine* présente le narrateur en flagrant délit : sa femme le découvre "pesant". Comme dans *Un, personne et cent mille* de Luigi Pirandello, tout bascule à partir d'un fait anodin. Et les points de vue se multiplient, pour converger vers l'élaboration d'un texte se réalisant parfois dans l'effroi des mots.

Mais il advient aussi que l'effroi engendre une démarche fertile : *apprends à te relire, camarade, à mieux entendre tes manques, tes faiblesses, à moins savourer ; perds ton savoir ; oui, on a déjoué tes codes, fracturé tes défenses ; on te débusque jusque dans ton carnet ; on sait à quoi s'en tenir maintenant ; on voudrait que tu joues moins la modestie, l'humilité : que tu te donnes les coudées franches ; que tu écrives dans l'amitié de la langue.*

Et l'on n'aura pas trop de cette amitié-là pour parcourir la dernière nouvelle : *Une vie en rêves*. On y croise l'ombre vivante de R.M. Rilke, non sans humour, mais avec le désir d'aller au cœur de l'écriture pour remonter le fleuve. Au terme de l'aventure, prend place un mot qui peut être pris dans sa plus luxuriante polysémie : *je me baigne "deux fois dans le même fleuve", j'écoute les voix qui reviennent, je ne suis plus un vieil homme, je suis le compagnon du temps, l'enfant d'Héraclite, je suis le temps lui-même, et qui joue.*